

Introduction à la lecture des romans *Dawa, Le Français, Ni le feu ni la foudre*, par Julien Suaudeau¹

Maria Hermínia Laurel

Universidade de Aveiro - Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa

Résumé: Les trois romans de Julien Suaudeau dont nous nous occuperons se situent dans une France espace physique et/ou symbolique du désir de vengeance de leurs personnages (*Dawa*, 2014), une France qui devient le scénario de leur soumission à la violence extrême et à propagation de la terreur extra muros (*Le Français*, 2015), tout autant que de leur quête existentielle condamnée à l'incertitude ou à l'échec (*Ni le feu ni la foudre*, 2016). Une trilogie que nous interrogerons dans le cadre d'une contemporanéité, la nôtre, à laquelle la littérature ne saurait rester étrangère, tout en en révélant des espaces identitaires souterrains auxquels se superposent d'autres, dont la surface est à peine apparemment plus lisible.

Mots-clés: Paris, terrorisme, Julien Suaudeau, violence

Resumo: Os três romances de Julien Suaudeau sobre os quais nos debruçaremos situam-se numa França, espaço físico e/ou simbólico do desejo de vingança dos seus personagens (*Dawa*, 2014), uma França que se torna cenário da sua submissão à violência extrema e à propagação do terror extramuros (*Le Français*, 2015), mas que é também palco de existências condenadas e sem futuro (*Ni le feu ni la foudre*, 2016). Uma trilogia que nos propomos interrogar no quadro de uma contemporaneidade perante a qual a literatura não fica indiferente, ao revelar espaços identitários subterrâneos sobre os quais outros se erguem, só aparentemente mais legíveis.

Palavras-chave: Paris, terrorisme, Julien Suaudeau, violência

*Yo conozco distritos en que los jóvenes se prosternan antes
los libros e besan con barbarie las páginas, pero non saben
descifrar una sola letra*

(Jorge Luis Borges 2014: 144)

Auteur encore peu connu, Julien Suaudeau s'est vu attribuer un don presque prophétique pour son premier roman, *Dawa* (2014), par le magazine *Paris-Match*,² deux semaines à peine après les attentats qui ont bouleversé Paris, la France et l'Europe le 13 novembre 2015.

Ce "don" n'a rien de prophétique pour Julien Suaudeau; selon lui, il faudrait plutôt avoir la conscience nette que "le vide de notre sous-culture nous reviendra en pleine gueule".³

Soutenus par quelques idées fortes, les trois romans publiés jusqu'à ce jour par Julien Suaudeau s'articulent autour du malaise permanent que ressentent leurs personnages, chacun pour des raisons différentes, souvent à leur insu. Un malaise qui les mène soit à des actes extrêmes, soit, à l'opposé, à l'incapacité d'agir, voire même de s'affirmer tels qu'ils l'auraient souhaité. Nous nous intéresserons justement aux racines de ce malaise que les trois romans articulent différemment.

Le noyau de *Dawa* est constitué par la préparation d'un projet terroriste qui implique la presque totalité des personnages du roman, à des degrés de participation distincts. Au long de presque 500 pages, Julien Suaudeau articule plusieurs destinées individuelles qui finissent par se croiser d'une façon directe ou indirecte dans ce projet monstrueux de semer la terreur et la panique dans cinq gares de Paris, simultanément, par le biais de cinq attentats suicides, sans doute à l'image de l'attentat de Madrid du 11 mars 2004.⁴ C'est le lent processus d'endoctrinement, d'embrigadement et de radicalisation subi par chacun des intervenants en vue de ces attentats qui constitue la trame de ce roman. Le parcours personnel de chacun d'eux est décrit par le romancier, chacun d'eux constituant à son tour le paradigme de combien d'autres personnages qui habitent ou circulent dans Paris. Bien qu'individualisés – ils sont nommés, leur portrait est bien brossé, leurs habitudes et leurs rêves également – les traits qui définissent

chacun de ces personnages ne visent pas à en faire des êtres exceptionnels, des *héros* romanesques, des êtres qui se distinguent individuellement et qui s'engagent rationnellement pour le bien ou pour le mal. Ces personnages, que peu de choses rapprochent, qui ne se connaissent entre eux que superficiellement parfois, partagent pourtant le même désir urgent de participer collectivement à quelque chose d'extraordinaire, d'éclatant, qui donne sens à leur vie, même au prix de leur mort.

Effectivement, c'est l'absence de caractéristiques qui auraient pu accorder un caractère unique à ces personnages, c'est l'absence d'un passé de délinquance qui pourrait les prédisposer à la réalisation de ce projet destructeur, c'est la distance entre leur anonymat et le projet monstrueux auquel ils adhèrent qui engage le lecteur à lire ce livre sans interruption de la première page jusqu'à la dernière: ses personnages reprennent les traits des personnes que le lecteur rencontre dans sa vie quotidienne; leurs métiers, leur occupation du temps, leurs rêves, leurs frustrations, leur désir de se faire une place au monde sont ceux dans lesquels bien des lecteurs se reconnaissent. Pourtant, l'espace où se déroule ce roman ne saurait être transposable à aucun autre espace urbain européen: les références – ces *réalèmes* dont nous parle Bertrand Westphal (2007) – aux espaces dans lesquels se déroule la vie française empêcheraient de le faire. L'espace où se déroule l'action est bien l'espace parisien; la réalité sociale qui est en jeu est bien la réalité française.

Et c'est là, par les détails descriptifs, tant physiques que sociaux, que ce livre produit un malaise profond chez le lecteur qui y chercherait avant tout une histoire de terroristes, genre récit ou film d'action. C'est Paris dans tous ses espaces que ce roman met en scène, depuis les couloirs de Bercy à ceux de Beauvau, depuis les banlieues suburbaines du 93e aux quartiers du XVIe, depuis le Parc de Montsouris aux Champs-Élysées, depuis une école maternelle au IXe jusqu'à la Sorbonne, depuis les grands boulevards parisiens aux bâtisses et aux rues les plus modestes, depuis les services de renseignement français jusqu'à la CIA, en passant par plusieurs ministères et plusieurs bureaux de police, et combien d'autres instances et institutions. Des espaces où des décisions fondamentales sont prises, dont dépend la vie de millions de citoyens. Paris devient dans ce roman l'espace centralisateur d'une situation qui dépasse cette ville, mais qui converge vers cette ville: prenant comme leitmotiv la réalisation prochaine

d'attentats à Paris qui s'annoncent comme des plus meurtriers, c'est la situation économique, sociale et politique française contemporaine, marquée par l'absence de figures de référence, qui est visée dans ce roman.

C'est ainsi que deux espaces se superposent qui définissent Paris dans ce roman: les espaces visibles des décisions politiques, de la communication sociale, de l'ordre public ou des attentats à l'ordre public, d'un côté et, de l'autre, les espaces souterrains où se fabriquent, soit les décisions politiques, soit la communication sociale elle-même, soit les décisions du Ministère de l'Intérieur, celles des organismes de police et des services de renseignement. Instituant une temporalité romanesque fondée sur le temps bref de l'éclosion de plusieurs attentats imminents, ce roman montre les ressorts complexes que la préparation de cet acte met en marche, dans un jeu savant entre des temporalités dont la vitesse est variable en fonction de l'urgence de la situation. Des temporalités qui ne sont pas vécues au même rythme, ni ne s'annulent dans ces deux Paris que le roman met en scène, dans des espaces qui se croisent mais ne s'annulent pour autant pas non plus dans la vie des cinq volontaires embrigadés à cette fin.

Les deux premiers romans de Suaudeau illustrent quelques étapes de la progression du djihadisme. Ainsi ce mouvement y est conçu comme idéologie, dont un des préceptes accentue l'obligation de tout musulman à devenir un meilleur musulman et à pratiquer le prosélytisme (c'est d'ailleurs le sens du mot *dawah*), lequel implique la lutte contre les "infidèles" (dont *Dawa* fait acte), tout autant que mouvement qui évolue vers son internationalisation (l'action de *Le Français* se situant majoritairement au Mali). Dernière étape de cette évolution, son internationalisation vise à la destruction de tout État musulman qui n'applique pas les lois de Dieu - la *sharia* - et leur préfère les lois humaines,⁵ et objectif ultime, à la destruction du monde occidental et nord-américain, composé d'infidèles (Duarte 2015: 36).⁶

Dans *Dawa*, la préparation d'attentats simultanés dans des gares de Paris par des volontaires issus de familles d'émigrés de longue date est l'œuvre d'un discret, mais respecté, professeur d'arabe à la Sorbonne qui offre des cours gratuits dans sa banlieue. Des cours qui ne sont qu'un prétexte à l'endoctrinement de ses étudiants les plus doués, bien qu'en manque total de repères identitaires et d'espoir.

Par contre, dans *Le Français*, l'action est plus complexe. Ce roman s'articule autour de la vie d'un seul personnage, justement appelé le Français, habitant à Evreux, en Haute Normandie, jeune homme également dépourvu de toute capacité affective ou critique, dont l'objectif de vie est uniquement celui de ne pas penser, de n'accomplir que des ordres qu'on lui dicte, d'arriver à ne rien sentir,⁷ brisé par un père alcoolique qui le bat régulièrement, étant allé cette dernière fois jusqu'à le défigurer. Son endoctrinement subtil se fait surtout à partir du moment où il débarque à Bamako, au Mali, en fuite à une punition prévisible, sinon certaine, en France, pour des crimes qu'il n'a pas commis, mais dont il n'arriverait pas à prouver son innocence. Des amis musulmans qui le recommandent à d'autres amis habitant au Mali prennent en charge sa protection, et il est convenu qu'il s'installera dans ce pays. Le passage de la *parole aux actes* (pour reprendre le sous-titre du livre de Pathé Duarte) s'accomplit lentement dans son cas, par le franchissement de plusieurs étapes jusqu'à ce qu'il devienne, malgré lui, l'égorgeur froid et mécanique de prisonniers occidentaux retenus par les djihadistes quelque part au Mali.

Ces deux premiers romans de Suaudeau se situent déjà au stade de l'internationalisation du djihad. L'invasion soviétique de l'Afghanistan, pendant la décennie de 1980 eut un rôle déterminant dans l'internationalisation du mouvement. Le grand afflux de combattants venus des différents pays arabes et d'ailleurs a produit une concentration considérable de partisans dans ce pays, et leur retour chez eux, après la débandade de l'armée soviétique, défaite, leur a fourni l'occasion d'accomplir leur mission: répandre la révolution islamiste chez eux et dans le monde (*idem*: 93).

Il faudrait sans doute faire ici une brève référence à l'un des idéologues les plus marquants de l'internationalisation du djihad, dont la pensée nous aide à mieux comprendre les projets de destruction mis en œuvre dans *Dawa* et dans *Le Français*: l'Égyptien Mohammed Abd al-Salam Faraj (1954-1982). Fortement impliqué dans l'assassinat du président égyptien Anouar El-Sadat, le 6 octobre 1981, au Caire, Faraj fut un des idéologues du groupe de Al-Zawahiri (l'Al-Jihad). Il envisage le djihad non pas comme un précepte dont l'exécution devrait être soumise à l'approbation d'une autorité islamique, mais comme la condition même pour l'établissement de cette même autorité, c'est-à-dire, l'Etat islamique (*idem*: 90-91).

Faraj va plus loin: il défend le djihad comme une condition personnelle et pas seulement collective. Il crée ainsi un nouveau paradigme. D'après lui, le djihad est envisagé comme une obligation individuelle et permanente: c'est le devoir de tout musulman (capable de prendre des armes) d'entreprendre le djihad contre l'ennemi qui lui est proche, inclus des membres de sa famille qui ne pratiquent pas la loi intégrale (*idem*: 91). C'est là son apport le plus innovant dès la fin des années 1980, ce qui peut expliquer l'action individuelle, dispersée, de tant de djihadistes qui semblent agir à titre individuel (c'est le cas du professeur d'arabe dans *Dawa*). Un devoir sur lequel a tellement insisté Bin Laden, un des principaux ouvriers de l'internationalisation du mouvement, dans ses discours:

Matar americanos e os seus aliados – civis e militares – é um dever individual para todo o muçulmano, que deverá realizá-lo em qualquer país onde isso for possível, a fim de libertar Al-Aqsa e o santuário sagrado [Meca] das suas garras, a tal ponto que os seus exércitos deixem todo o território muçulmano, sejam derrotados e sejam incapazes de ameaçar qualquer muçulmano (*idem*: 141).⁸

De même que Bin Laden, en qui fusionne une double facette : d'idéologue du salafisme-djihadisme et celle d'homme d'affaires (*idem*: 151), ceux qui accueillirent le Français, dans *Le Français*, et qui détenaient des camps de prisonniers au Mali, étaient des hommes d'affaires, s'occupant surtout du trafic d'armes, du commerce de drogue, négociant l'échange de prisonniers ou décidant de leur mort, gérant des cybercafés. C'est vers un de ces cafés que le Français est conduit, à son arrivée à Bamako, pour qu'il y travaille, étant donné son habileté dans le domaine; c'est la façade sous laquelle il entre et s'installe au Mali.

Revenant sur la problématique du vide existentiel qui semble réunir les personnages de Suaudeau autour d'un sentiment de malaise inexplicable, nous posons comme hypothèse de travail de considérer ses romans comme le revers d'un livre sur lequel la critique ne s'est pas attardée au moment de sa parution, celui d'Andreï Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006). Dix années séparent ce livre du récit le plus récent de Julien Suaudeau, *Ni le feu ni la foudre*. Devrons-nous conclure que la France à laquelle croyait encore Makine n'existe plus? N'aurait-elle finalement jamais existé

ailleurs que dans le mythe d'une civilisation qui se présentait comme un modèle à suivre et dans lequel ont été éduqués tant d'Européens? Que sous la forme d'un mythe à jamais perdu, celui d'une Atlantide introuvable, sur laquelle s'interroge Makine, engagé dans sa récupération, mais dans laquelle il discernait cependant déjà, en 2006, les signes précurseurs de sa dissolution: la mémoire du 11 septembre 2001 à New York, de l'attentat à la gare d'Atocha à Madrid, en 2004, auxquels nous ajouterions, plus récemment, la mémoire du 13 novembre 2015 à Paris, et de ses répliques à Bruxelles, en Allemagne, le 14 juillet 2016 à Nice.

Quelle France était celle dont Makine regrettait qu'on ne l'aime plus? Celle de la parole libre, celle de Voltaire, celui dont "la pensée subtile, nerveuse, omnivore, tantôt téméraire jusqu'à l'arrogance, tantôt en fanfreluches galantes" était pour lui, Makine, l'étranger séduit par la France, "le reflet vivant de la 'francité'" (Makine 2006: 23), la France et le Paris de Julien Green (qui publie un essai intitulé *Paris*, en 1984), celle des églises "humbles" de province (*idem*: 13), aux "dalles déformées", usées, qui gardent la trace des pas des fidèles, "depuis des siècles" (*idem*: 14), celle de Bernanos, qui "écrivait en 1939, loin de Paris: 'L'histoire de mon pays a été faite par des gens qui croyaient à la vocation surnaturelle de la France...'" (cité par *idem*: 19), celle de Rivarol, celle de Hugo, celle de Pierre Daninos aussi, celle de Paul Claudel, de Villon, de Rabelais, celle de De Gaulle et de Régis Debray, celle que prisait les romanciers russes évoqués par Makine, pour qui "l'esprit français était condensé non pas dans les paillettes 'francoformes' de la mode et des simagrées mondaines mais dans les sommets intellectuels de la pensée française" (*idem*: 36). La France d'un certain type d'intellectuel français dont le romancier dénonce aussi les incohérences: "Propriétaire d'une résidence de millionnaire à Marrakech, il parlera au nom des déshérités. N'ayant jamais été confronté au racisme qui sévit en Afrique, il agonira le prétendu racisme héréditaire des Français. Effectuant le trajet quotidien entre son domicile dans le seizième arrondissement et son bureau dans le sixième, il se croira le mieux placé pour analyser la crise des banlieues...", cet intellectuel qu'il considère "comme l'une des composantes de la francité folklorique, au même titre que le beaujolais nouveau, le béret basque, les grèves à la SNCF, etc." (*idem*: 41), un folklore qui atteint ses limites lorsque ce même intellectuel "se met à défendre

Mao ou les khmers rouges” (*idem*: 42). Quel Paris est-il, métonymie d’une France qui ne s’aime plus, celui où habitent les personnages de Suaudeau?

Lisons son troisième récit, *Ni le feu ni la foudre*. Ce livre ne se situe pas dans la ligne héritée de ses deux publications précédentes, d’avant le 13 novembre 2015. Si les personnages de celles-ci partageaient un sort commun: l’endoctrinement suivi de la préparation à des attentats simultanés (*Dawa*), ou l’endoctrinement, l’asservissement à la cause, et le devenir assassin (*Le Français*), aucun des personnages de *Ni le feu ni la foudre* n’est ni n’a été un terroriste, n’est même pas en passe de le devenir.

Ce troisième livre de Suaudeau est constitué par des récits brefs tenus par chacun des cinq personnages qui y évoluent; des récits anodins pour la plupart, de longueur inégale, écrits à la première personne par chacun d’eux. Répondant à l’unité de lieu – Paris (même si dans différents endroits de Paris, si le trajet de quelques personnages les fait voyager à New York ou à Londres), de temps – tous les personnages s’expriment au présent, le temps d’une journée (même si le récit de chacun s’élargit souvent à un pan de son existence ou s’il se projette dans un avenir imaginaire), mais non pas d’action – si aucun personnage ne se trouve dans l’imminence d’une action à accomplir, sous le poids de la fatalité, le même sentiment de désarroi est partagé par les cinq personnages -, ce récit réunit des personnages dont les destinées s’entrecoupent les unes les autres, autour d’une même destinée tragique. Nous parlerions avec plus de propriété, alors, de la tragédie dont se revêtent leurs récits. La tragédie planant sur ce livre provient non pas de la noblesse de ses personnages (ils ne sont pas des personnes exceptionnelles, ni plus ni moins lâches que d’autres, ou que nous tous), mais de leur expérience de ce qu’appellerai le *dilemme tragique* contemporain: soumis à un climat d’imprévisibilité, de contradictions, de désillusions, de regrets, de maux insurmontables qu’ils sentent peser sur eux comme une fatalité, ces personnages se voient placés devant des circonstances souvent sans issue, qui dicteront leur avenir. Parmi ceux-là, Raphaël seul s’en sortira, ou du moins le pense-t-il, qui se promet de reconquérir l’amour de sa fille, ayant pris la décision de ne plus boire et de devenir le père qu’il n’avait jamais été; ce même Raphaël qui comprend qu’il n’y a pas d’issue pour les étrangers à Paris, pour les migrants dès qu’ils portent des noms à résonance arabe, albanaise, polonaise...

Il l'a bien compris, ces migrants seront rejetés par ceux-là mêmes qui avaient fait une expérience semblable à la leur, à une distance temporelle plus ou moins éloignée. C'est en ces termes qu'il s'adresse à l'un de ces descendants d'émigrants polonais, prénommé Jean-Pierre:

Et Jean-Pierre: ce n'est pas parce que tes parents t'ont donné un prénom qui sent bon les colchiques dans les prés et les clochers des Trente Glorieuses que tu peux faire oublier comme ça leur nom de Polack [...] Un des problèmes de ce pays [...] c'est que le dernier arrivé a toujours la mémoire courte quand il voit débarquer un visiteur. D'ici cinq ou dix ans, je ne doute pas que les Arabes de France et de Navarre seront convaincus que Clovis portait un chèche le jour du sacre (Suaudeau 2016: 204)

D'autres circonstances, moins politiquement marquées sans doute, se révèlent autrement difficiles à vivre par d'autres personnages de ce récit: Ariane veut quitter Martin, bien qu'elle n'en n'ait pas le courage; Pauline essaie de se libérer de l'ombre de son frère jumeau, David, dont elle n'a pas su empêcher le suicide; Igor, poursuivi par le remords d'un crime abominable dont il essaie de se libérer par un acte cathartique, finit par créer une situation intenable. Autant de signes de dilemmes tragiques de la contemporanéité dans une grande ville.

Stella, est sans doute le personnage le plus déroutant de ce livre. L'adolescente de 13 ans qui a pourtant déjà songé au suicide, l'écolière victime de *bullying*, celle qui se sent rejetée par Paris, une ville où elle ne peut être heureuse, mais qui sent, tout aussi étrangement, que quelque chose va se passer. Elle lance ce cri effrayant:

Quelque part dans Paris quelqu'un veut détruire Paris.

Quelqu'un veut détruire Paris.

Détruire Paris.

Paris.

Paris.

Paris.

Je t'aime mais je ne te sauverai pas (*idem*: 100)

Stella qui "regarde un spectacle du bonheur et [qui] ne [ressent] rien". Elle voit "la nuit [qui] va tomber sur le canal", elle voit les passants de Paris:

Des parents avec leurs enfants. Des groupes de garçons et de filles [...] Des couples. Des joggeurs. Des musiciens. Des vieux messieurs ou des femmes de trente ans tout juste rentrées du bureau qui promènent leur chien. Le bonheur résonne d'une rive à l'autre, et pas un ne veut en perdre une miette (*idem*: 225).

Elle n'arrive pas à ressentir ce bonheur, "même si [elle repense] à ce qui [l'a] rendue heureuse [ce jour]. Même à Sofiane, à Maman, aux toits et au ciel de Paris. Paris où tout est lié" (*idem*: 225). Elle sent que Paris est sous la menace, ce dont les gens ne se soucient pas: "Les gens ont beau se raconter que Paris dure, Paris ne sera pas toujours Paris. Là-haut, sur un toit, le temps nous aligne dans sa lunette de sniper, nous dégommant les uns après les autres comme les bouteilles de 16 de la veille au soir" (*idem*: 226).

Ce livre est composé par les six récits que font les personnages, de brefs récits de quelques pages à peine, qui s'enchevêtrent entre eux, créant des liens insoupçonnés entre des personnages dont les destins finissent, ou non, par se croiser; chacun de ces récits est désigné par le prénom de chaque narrateur, ce qui accorde aux différents récits l'apparence de pages d'un journal tenu par chacun d'eux, ce 13 novembre 2015, mais dont la suite demande le récit suivant. Chaque destinée mise en scène pourrait constituer, en elle-même, matière suffisante à un roman. Grâce à une grande capacité de concision, qui lui accorde toute sa valeur, grâce à un équilibre entre divers registres temporels, ce livre met en scène les dispositifs de ce qui pourrait constituer la tragédie contemporaine:

- le conflit intérieur de chaque personnage;
- la quête de solutions qui s'avèrent impossibles puisque chaque personnage subit le poids de circonstances extérieures qu'il ne saurait maîtriser, non plus dictées par des dieux, mais celles qui se dégagent de l'espace dans lequel ils habitent, Paris. Paris qui reste le même ou pas, Paris que quelques personnages fuient, mais qui ne sauraient s'en écarter définitivement, comme c'est le cas d'Ariane qui est partie à New York, et à Londres, mais qui est née à Paris et y mourra, ce Paris parcouru encore dans 17 ans par des patrouilles qu'Ariane s' imagine dans les lettres qu'elle écrit à sa fille, ce bébé qu'elle attend et qu'elle nomme Sara, Vigipirate: sa fille aura vu le présent dans son ventre, et elle s'y reconnaîtra dans

17 ans; cette situation sera devenue normale pour elle; ce Paris que le frère de Pauline, David, ne supporte plus et qui se tue sous la rame d'un métro...;

- leur soumission à leur condition humaine, imparfaite;
- leur soumission à ce que l'on attend d'eux, ce qui se nomme aujourd'hui le "politiquement correct" en toute occasion;
- leur profonde solitude;
- les rapports mécaniques entre les personnes;
- la difficulté à exprimer leurs sentiments. Ariane qui arrive à souhaiter le crash de l'avion dans lequel Martin rentre de Chine à Paris: "Si son avion s'écrasait quelque part au-dessus de la Russie, tout serait simple. 1 seconde. Je devrais vivre libre avec ma tristesse: ni avec mes regrets, ni avec ma lâcheté. Qui a le cœur assez pourri pour avoir ce genre d'idées?" (*idem*: 182) , qui arrive à lui avouer qu'elle veut le quitter, le père du bébé qu'elle attend, qu'elle désire pour elle-même seule, jusqu'à imposer le seul nom qui lui plaît, en dehors des trois choix de Martin: "Martin a une préférence pour Lili, Alice ou Violette. Moi, depuis que je sais que je suis enceinte, c'est Margot et rien d'autre" (*idem*: 177);
- les rapports difficiles dans le contexte familial, à l'origine de cette solitude, de l'incompréhension profonde des uns par rapport aux autres;
- les choix non justifiés, sans raison apparente, des personnages, et qui les condamnent à une angoisse profonde.

Comme si tous ces personnages subissaient le sortilège maléfique d'une ville, Paris, à laquelle ils ne sauraient résister. Raphaël en fait l'expérience extrême, qu'il tourne en décision définitive, mais finalement positive, pour sa vie:

J'ai changé. Dévalisé, démolé, reconfiguré. Je regarde au loin, comme William Penn debout sur sa tour.⁹ Je vais jeter mon sac de pièces et vivre sans peur. Je ne vais pas finir ma vie assis derrière le cul d'un camion-poubelle. Je vais continuer à changer pour elle.¹⁰ En quittant le bar, je nous revois, un matin à l'aube, dans sa chambre de bébé. Le mobile au-dessus du lit joue une ritournelle, de plus en plus lente. Je suis allongé sur le tapis au milieu des peluches et des girafes en caoutchouc. Stella fait l'avion dans mes bras, le visage éclairci par les premiers rayons du soleil. Je veux que la musique ne s'arrête jamais (*idem*: 259).

Dans *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006), Makine fait part de sa rencontre à Tokyo, septembre 1996 du philosophe Michel Serres. Celui-ci fait mention à Makine de trois ou quatre “sujets interdits” en France: “Ah, vous savez, il existe, en France, trois ou quatre sujets qu’il est impossible d’aborder sans se faire lyncher...” (Makine 2006: 70). Devant le silence de son interlocuteur, Makine essaie de deviner par qui ces sujets sont-ils interdits, de les identifier; il énumère beaucoup de sujets plausibles:

La collaboration et Pétain, la défaite morale mais le sauvetage physique de la France? La décolonisation, désastreuse pour les décolonisés? La sécession de l’Algérie, funeste aventure pour les habitants de ce pays? L’immigration déferlante qui détruit toute chance d’intégration? La menace de l’islamisme? La réalité ou les fantasmes de l’antisémitisme des Français? L’activisme excessif de toutes sortes de minorités, homosexuelle entre autres? La peste du communautarisme?” (*idem*: 71),

pour conclure qu’il s’est bien rendu compte, à son arrivée en France en 1989, que la propagande cachait bien autre chose derrière

la France des ‘potes’, des ‘black-blanc-beur’, du multiculturalisme et d’autres impostures idéologiques [et que] le décalage entre le discours officiel et les commentaires que les Français osaient en privé [lui] rappelait la situation dans [sa] patrie soviétique. Le même double langage, la même schizophrénie collective. Sauf que cela se passait dans le pays de Voltaire! (*idem*: 72).

Dans la France réelle, cette autre France qu’il désigne comme “la France nouvelle”, celle de “la disparition d’une langue, des paroles libres qui pouvaient exprimer toute la densité de ce pays qui s’efface” (*idem*: 88), Makine conclut qu’“il est interdit d’évoquer la moindre violence de la part de ces ‘jeunes’ sous peine d’être pris pour un suppôt de la réaction” (*idem*: 95). Face à des agressions récurrentes dans certaines zones, devant lesquelles les journalistes se taisent ou évoquent avec le sens du politiquement correct: “Rien n’est interdit, se hâte [un journaliste] de me rassurer, mais en décrivant la banlieue comme vous le faites... Oui, des immeubles dégradés, la peur des gens...”, Makine comprend: “Qu’importe la réalité pourvu que soient préservées la cohérence de l’idéologie, la pureté du discours, la rigueur des schémas. [Le journaliste] ressemble maintenant à un schéma: posture figée, regard de verre, intonation mécanique. Cela donne envie de tendre la main par-dessus la table qui nous sépare, de le

secouer, de le réveiller” (*idem*: 95). Makine se révolte contre “la pureté idéologique de la France nouvelle”, fidèle au politiquement correct (*idem*: 96).

Ses mots préfiguraient à l’époque un avenir sombre, celui dont nous rendent aujourd’hui compte les récits des personnages de Suaudeau, qui habitent un Paris désormais surveillé par des patrouilles, promis à cette situation pour les décennies à venir. Depuis 2006, combien de “petites anecdotes”, pour emprunter l’expression d’Ivan Karamazov utilisée par Makine au sujet de tant d’événements horribles qui font la une des journaux, mais qui tombent vite dans l’oubli, remplacés par d’autres d’un niveau supérieur, n’ont-elles pas vu le jour, “des ‘petites anecdotes’ [...] gênantes pour la pureté idéologique de la France nouvelle” (*idem*: 96).

Dans sa chronique du 29 octobre 2016 dans l’hebdomadaire *Expresso*, l’un des périodiques de référence au Portugal, Henrique Monteiro énumère quelques-unes des “petites anecdotes” de l’Histoire récente: des horreurs commises par Hitler et par Staline, aux atrocités qui se sont ensuivies avec Mao et Pol Pot, jusqu’à l’époque contemporaine, de la Chine ou la Corée du Nord, à l’Amérique du sud ou à l’Afrique, leur liste n’a pas raccourci. L’attribution du Prix Sakharov 2016 aux deux jeunes survivantes de l’esclavage sexuel du Daesh, Nadia Murad et Lamiya Aji Bashar, le rappelle. Les victimes de l’antisémitisme, sentiment qui s’élargit à l’Ukraine, à la Russie, à l’Europe même, l’assassinat de chrétiens en Syrie, en Corée du Nord, sont timidement évoqués dans la presse. Pourtant, il est fréquent d’entendre parler d’islamophobie, rare de christianophobie, malgré le fonds culturel commun aux Européens et aux habitants du Moyen Orient. Et je cite Henrique Monteiro: “Perante isto, ouvimos muito a palavra islamofobia. E quantas cristanofobia? Por que razão nos calamos quando pessoas do Médio Oriente, que têm uma raiz cultural semelhante à nossa, são trucidadas?”¹¹ Qu’en est-il de l’humanisme propre à notre civilisation, se demande Henrique Monteiro.

Ce même humanisme qui est totalement absent de la trilogie de Julien Suaudeau, dont les deux premiers romans étalent la barbarie des conversions récentes et ultra rapides au radicalisme islamique, sans doute même pas intériorisées ni conscientes des conséquences de ce choix, et le troisième roman, la quête de soi dans une ville – Paris – qui “sera toujours Paris, inchangé par rapport à aujourd’hui”, tel que se disait Ariane, en songeant à l’avenir de sa fille, ce bébé qu’elle portait encore dans son ventre, dans 17 ans

(Suaudeau 2016: 145), et qu'elle appelait Sara-Vigipirate. Devant ce Paris nouveau, cette France et cette Europe nouvelles, on se tait, "Talvez porque aceitá-lo seja aceitar a impotência, ou mesmo a derrota da nossa civilização. Não só do cristianismo e do judaísmo, mas de todo o humanismo que gerou" (Monteiro 2016: 40). L'on se tait, car accepter ces atrocités équivaudrait à accepter l'impuissance, la défaite de notre civilisation, celle du christianisme et du judaïsme et de tout l'humanisme qui en a été le fruit.

Bibliographie

Borges, Jorge Luis (2014), "La Biblioteca de Babel", in *Cuentos completos*, Barcelona, Debolsillo: 137-145.

Duarte, Felipe Pathé (2015), *Jihadismo global: das palavras aos actos (Al-Qaeda, Estado Islâmico e o império do terror)*, Barcarena, Marcador Editora.

Interview à Julien Suaudeau, par le magazine Paris-Match, in <http://www.parismatch.com/Culture/Livres/Le-vidé-de-notre-sous-culture-nous-revient-en-pleine-gueule-Julien-Suaudeau-870719>, le 25/11/2015, consulté le 1^{er} octobre 2016.

Makine, Andreï (2006), *Cette France qu'on oublie d'aimer*, Paris, Flammarion.

Monteiro, Henrique (2016), "Matança dos inocentes", *Expresso*, edição de 29 de Outubro. Acessível em: http://expresso.sapo.pt/opiniao/opiniao_henrique_monteiro/2016-10-28-Matanca-dos-inocentes.

Suaudeau, Julien (2014), *Dawa*, Paris, Robert Laffont.

Suaudeau, Julien, interview par le magazine Paris-Match, in <http://www.parismatch.com/Culture/Livres/Le-vidé-de-notre-sous-culture-nous->

revient-en-pleine-gueule-Julien-Suaudeau-870719, le 25/11/2015, consulté le 1^{er} octobre 2016.

Suaudeau, Julien (2015), *Le Français*, Paris, Robert Laffont.

Suaudeau, Julien (2016), *Ni le feu ni la foudre*, Paris, Robert Laffont.

Westphal, Bertrand (2007), *La géocritique: réel, fiction, espace*, Paris, Les Éditions de Minuit.

Maria Hermínia Laurel enseigne à l'université d'Aveiro dans le domaine des études françaises; elle y a soutenu sa thèse de doctorat en 1990, intitulée *L'histoire littéraire et l'enseignement de la littérature française (1957-1974)*, dirigée par Carlos Reis (professeur à l'université de Coimbra). Elle est, depuis 2004, professeur titulaire de Littérature française à l'Universidade de Aveiro. Elle est membre du comité scientifique de la revue *Çédille* et de la collection "Exotopies" (Le Manuscrit); elle est membre fondateur du groupe de recherche européen "Lire en Europe Aujourd'hui" (2009-); elle est membre collaborateur du groupe de recherche européen T3 AxEL, coordonné par l'université de Saragosse. Ses intérêts de recherche se situent dans le domaine de la littérature comparée (en particulier dans le domaine des études sur l'espace, le voyage, la ville), de la théorie de la littérature, et de l'histoire institutionnelle et politique de l'enseignement de la littérature; dans le cadre des littératures en français, après des études portant sur des auteurs du canon français (Baudelaire, Flaubert, Gide, Malraux, Camus, entre autres), elle s'est intéressée dernièrement à l'œuvre d'écrivains romands (Ramuz, Alice Rivaz, Corina Bille, Monique Saint-Héliier, Catherine Colomb, Nicolas Bouvier, Jean-Marc Lovay, parmi d'autres). Elle publie chez plusieurs éditeurs portugais et étrangers, et dans plusieurs revues littéraires (*Dedalus, Intercâmbio, Cadernos de Literatura Comparada, Etudes de Lettres, Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* (revue de la SIHFLES), *MinervaCoimbra, Classiques Garnier, Le Manuscrit, Pétra*, entre autres).

Notes

¹ Cet article s'insère dans la recherche menée au sein du Programme Stratégique intégré UID/ELT/00500/2013 | POCI-01-0145-FEDER-007339.

² Dans son édition du 25/11/2015: <http://www.parismatch.com/Culture/Livres/Le-vidé-de-notre-sous-culture-nous-revient-en-pleine-gueule-Julien-Suaudeau-870719>. Consulté le mois de septembre 2016.

³ C'est d'ailleurs le titre de l'interview citée.

⁴ Dix explosions, presque simultanées contre 4 trains de la Renfe (réseau ferroviaire espagnol) ont bouleversé Madrid ce jour-là. En conséquence, l'Espagne retire ses troupes de l'Irak, et abandonne la coalition dirigée par les USA (Duarte, p. 142, n.107).

⁵ La constatation que le Dar al-Harb se trouve à l'intérieur du territoire du Dar al-Islam, est récurrente dans ce raisonnement (Duarte 2015: 91).

⁶ La lecture du livre de l'historien spécialiste en relations politiques internationales Felipe Pathé Duarte, *Jihadismo global: das palavras aos actos (Al-Qaeda, Estado Islâmico e o império do terror)*, appuie mes considérations portant sur l'imbrication entre l'idéologie djihadiste et la construction des deux premiers romans de Julien Suaudeau.

⁷ A devenir un *homme sans qualités*, qui nous fait parfois songer à un Meursault post 13 novembre dans ce nouvel ordre carcéral qui s'abat sur le monde, même si son choix ne répond nullement à des problématiques politiques semblables à celles des héros de Musil ou de Camus.

⁸ C'est nous qui traduisons: "Tuer des Américains et leurs alliés – civils et militaires - est un devoir individuel pour tout musulman, qui devra l'accomplir dans tous les pays où cela soit possible, afin de libérer Al-Aqsa et le sanctuaire sacré [la Mecque] de leurs griffes, à tel point que leurs armées abandonnent tout territoire musulman, qu'ils soient vaincus et deviennent incapables de menacer les musulmans".

⁹ Le fondateur des Quakers et de Philadelphie, un des pères de la Constitution américaine, incarcéré à la Tour de Londres pour des raisons religieuses.

¹⁰ Pour sa fille, Stella, qui a 13 ans.

¹¹ Notre traduction: "Devant ceci, nous entendons souvent le mot islamophobie. Et combien de fois celui de chrétiennophobie? Pour quelle raison nous taisons-nous quand des personnes originaires du Moyen - Orient, qui ont une racine culturelle semblable à la nôtre, sont trucidées?"